This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FRIENDS OF THE FOGG
FOGG ART MUSEUM
HARVARD UNIVERSITY
FINE ARTS LIBRARY

Fine Arts Library

given through the
generosity of

Friends of the Fogg

AU SALON (CHAMP DE MARS)

PAR

Armand SILVESTRE

9797
63
13

14e VOLUME DE LA COLLECTION

PARIS
E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
55 ter, Quai des Grands Augustins, 55 ter.
1893

LE NU AU SALON

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

ARMAND SILVESTRE

LE NU

AU

SALON de 1893 (Champ de Mars)

PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53 ter
1893

TA 725.3.37.5

HARVARD
FINE ARTS
LIBRARY
AUG 30 1973
Gift of the Friends
of the Fogg

AU SCULPTEUR

JEAN BAFFIER

Je vous dédie ces fantaisies sur le nu, mon bon compagnon, pour vous témoigner mon amitié d'abord, et puis précisément parce que vous n'êtes pas, par essence artistique, un sculpteur de nu, bien qu'en ayant fait d'admirables morceaux.

Ce n'est pas votre faute, après tout, si la Nature, que vous servez avec une dévotion si rare, ne se présente plus, à nous, dans l'éclat des antiques sincérités, et si vous ne pouvez plus être vrai qu'en représentant des gens vêtus. C'est dommage ! Vous étiez digne de surprendre au fond des bois et d'immortaliser, dans l'argile et la pierre, les sauvages amours des faunes et des nymphes, d'illustrer Hésiode et Théocrite, l'immortelle et puissante idylle des anciens jours de l'humanité.

C'est encore fort beau à vous, et tout à fait méritoire de tirer, des flancs taris de la vie agreste, des sèves d'une telle saveur, et de faire passer, dans vos cortèges paysans, un souffle des Panathénées. C'est même pour cela que je vous ai aimé dans vos œuvres avant de vous aimer dans votre personne qui y res-

semble, pour leur robustesse et leur instinctif retour aux sublimes simplicités de la vie primitive.

Nous avons, au fond, la même horreur de l'homme civilisé, du contemporain qui nous coudoie, du citadin qui nous révolte.

Plus courageux que moi, tandis que je remonte obstinément pour le fuir, — hélas! en rêve seulement! — le cours des âges, vous lui cherchez, dans le présent, une antithèse vivante. Durant que je me contente de pleurer mes dieux morts, vous vous obstinez aux dernières pierres de l'antique autel pour en faire jaillir quelque étincelle encore.

Hardi, mon gas!

Ce n'est pas, croyez-le bien, pour les petites images qu'en tirent, sans religion réelle, la plupart des artistes d'aujourd'hui, que je crie ma fidélité au vieux culte de la nudité glorieuse, faite pour l'admiration et non pour le désir, pour être adorée à genoux et non honteusement convoitée, immuablement formulée par les Maîtres contemporains de la Beauté et dressée devant l'hommage des siècles.

Je vis parmi les morts, je le sais. Mais ces morts-là sont des Dieux.

Vous avez pour vous la devise :

Mieux vaut Ane vivant qu'Empereur enterré.

Demeurez donc dans la vie, mon cher Baffier, dans la seule vie qui ne soit pas une trahison et un mensonge, celle des champs et de ceux qui y vivent, frères lointains des pasteurs de Syracuse, mais qui comme eux, font chanter encore une âme sonore au creux des

pipeaux, en ce Berry qui a su faire encore, en vous, un géant doux et laborieux comme Polyphème, où quelques filles encore portent au front l'orgueil d'une race.

Ainsi protestons-nous, chacun à sa guise, contre ce qui nous indigne au même point l'un et l'autre, vous en retournant la terre, comme un bon laboureur, pour en rajeunir la face, moi, en me réfugiant au pays des ombres et des antiques idolatries.

Comment nous sommes-nous rencontrés en suivant des routes si différentes? Je n'en sais rien, morbleu! Mais la rencontre me fut heureuse, et maintenant que je vous ai offert ces pages dans un serrement de main, beuvons frais! comme dirait Rabelais, notre maître à tous les deux, et foin des gens en paletot!

20 Mai 1893.

ARMAND SILVESTRE.

TABLE DES MATIÈRES

PEINTURE

Aublet . . . . . Juillet.
Barrau . . . . . Etude.
Berton (A.). . . . La Chimère.
Boutet de Monvel . La Jeunesse de Diane.
Carrier-Belleuse (P.) Etude.
Courtois (Gustave) . Inquiétude humaine.
Dannat . . . . . Etude du Nu.
Daux (Mlle) . . . . Etude de dos.
Dinet. . . . . Clair de Lune
Dubufe Fils . . . Automne.
Durst. . . . . Etude.
Eliot (Maurice) . . Zéphyre et Flore.
Engelhart . . . . L'Attente.
Frédéric (Léon) . . Le Clair de Lune.
Fourié (Albert) . . A travers bois.
Gelin (Manuel) . . La Femme aux joujoux.
Lee Robbins. . . . Endormie.
Loup (Eugène). . . Etude au pastel.
Moutte (A). . . . Etude.
Osbert . . . . . L'Adieu au soleil.
Pietschmann . . . Au printemps.
J. J. Rousseau. . . Nana.
Sala (Jean). . . . La Rosée.
Seiki Kouroda . . Le Lever.

SCULPTURE

Bartholomé. . . . Le Secret.
Chéret (Joseph) . . Les Papillons.
Eriksson . . . . Badinage innocent.
Gravillon (A. de). . Pitié.
Injalbert . . . . Eve.
Injalbert . . . . Poèmes idylliques (I).
» » (II).
Vallgren . . . . Consolation.

MOUTTE

Étude

Peintre de la chair abandonnée aux caresses banales, n'écoute pas le poète quand il chante :

Du plaisir sans amour ne crains plus le remords,
O cœur que l'idéal a torturé sans trêve:
Renié de mes Dieux et déchu de mon rêve,
Je veux la volupté pour guide vers la mort.

A moi les lits profonds où le désir se tord,
Comme la vague en pleurs au sable de la grève !
Le devoir est trop haut et la vie est trop brève,
Et sans avoir vécu la quitter est un tort.

Entre tes bras vendus étouffant ma détresse,
O pâle courtisane, ô dernière maitresse,
O beauté dont l'éclat du soleil est terni,

Verse, en mes yeux, le ciel de ta charnelle flamme!
— Car il n'est que la chair pour nous sauver de l'âme,
Que le baiser pour fuir le mal de l'Infini !

O Peintre de la Beauté qui n'en veut qu'à notre désir, n'écoute pas celui qui la chante, car il blasphème. Je sais que l'art ennoblit tout ce qu'il touche, comme Tantale changeait en or tout ce qu'il approchait. Crois-moi cependant, l'art sans idéal n'est pas pour mener à l'immortalité. Vois plutôt par quoi a vécu l'art antique du statuaire. Non pas seulement par l'admirable don d'assouplir le marbre aux caprices de la chair et d'y faire courir le sang dans d'invisibles veines, mais aussi, et surtout, par la noblesse et la grâce des mouvements sans cesse recherchées, par des préoccupations constantes de plastique. De quel ciseau délicat il a caressé les formes augustes des déesses, sans rien leur ôter de la saine vigueur de la vie !

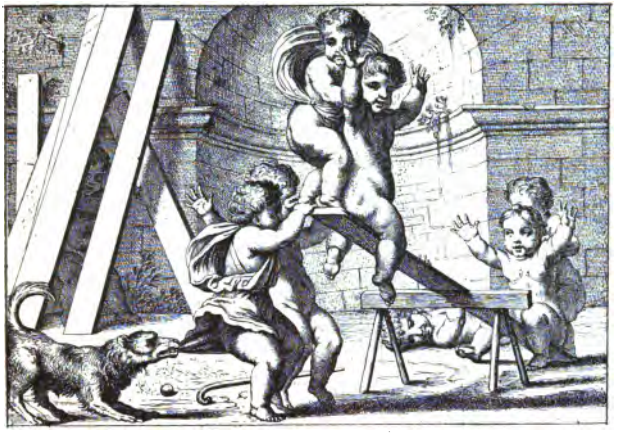
Aussi je n'ai qu'à admirer dans la robustesse de ton pinceau et dans cette belle fièvre virile qui semble l'avoir conduit. Je n'en éprouve pas moins, devant ton œuvre, un besoin d'au-delà qui la condamne. Le culte de la Beauté nue doit être vraiment un culte, c'est-à-dire être fait de respects et d'adorations. Il n'en faut pas trop pénétrer le mystère charnel pour donner aux sens une trop facile pâture. La pudeur est un des charmes les plus pénétrants qui font aimer. Tu me citeras l'admirable Rembrandt du Louvre qui ne sollicite pas non plus à de très

hautes pensées. Mais là où le génie a passé, il n'y a pas à chercher d'excuse, et c'est une fatuité peut-être d'y chercher un exemple.

Ce n'est pas une question de morale, au moins, que j'effleure là avec la modestie naturelle à un païen comme moi qui, peut-être, ai commis le même crime, aux heures irréfléchies de la jeunesse, mais une question de pure esthétique et, ce qui parle en moi, c'est beaucoup moins le souci du Bien que le souci du Beau.

Seul l'Idéal nous fait d'immortelles blessures,
Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.
Le temps essaye en vous ses savantes morsures,
Aux choses qu'ici-bas la beauté vient fleurir :
Elle passe, et partout met des empreintes sûres,
Et le bien de l'aimer console d'en mourir !

Pour qui l'adore vraiment, la Femme occupe un coin de ciel dont il est imprudent, au moins, de la faire descendre. Car c'est le dernier lambeau du Paradis !



BOUTET DE MONVEL

La Jeunesse de Diane

Corps d'éphèbe et front d'immortelle,
Cette image aux charmes d'enfant
S'élance d'une grâce telle
Qu'on dirait un lys triomphant.

Comme l'hirondelle qui passe,
Egratignant l'azur des eaux,
De sa course elle fend l'espace,
Sans courber le front des roseaux.

C'est la vierge douce et farouche
Et que nul ne sut apaiser,
Dont le sourire sur la bouche
Jamais n'apporta le baiser ;

Les seins durs dont nulle caresse
N'amollit les cruels attraits,
L'impitoyable charmeresse
Dont Actéon connut les traits ;

La vierge au rêve solitaire,
N'ayant que les chiens pour amis,
Et, dans l'âme d'autre mystère
Que ceux des grands bois endormis ;

Que sa seule pudeur pour voiles ;
Qui même, loin des feux du jour,
Ne sentit jamais, des étoiles,
Tomber des floraisons d'amour.

Diane aux vœux des amants rebelle,
Toi que la gloire immacula,
Les cieux ne te firent que belle...
Et Vénus fut plus que cela !

A vrai dire, l'artiste qui excelle à peindre les grâces enfantines, a tout fait pour que nous oublions le crime éternel de Diane rebelle à l'Amour. Il a su revêtir ce jeune front aux blancheurs marmoréennes d'une telle candeur qu'il semble qu'elle soit inconsciente du sang répandu par ses mains toujours armées, du meurtre dont vit son caprice. Diane est, au fond, l'image la plus parfaite de la fatalité, qu'elle frappe, au fond des bois, l'innocence craintive des bêtes, qu'elle mette le désespoir au cœur des amants épris de sa beauté. Comme le rêve qui nous emporte à travers la vie, c'est-à-dire à travers la désillusion et la souffrance, elle porte au front une clarté mystérieuse et c'est la méchante étoile qui nous

mène, mages ou bergers égaux devant l'amour, jusqu'au berceau du jeune Dieu qui nous raille. C'est la plus impitoyable figure certainement de la mythologie grecque qu'emplissent les fantaisies charmantes de Vénus, ou la fidèle Junon, ou l'austère Minerve ont, au moins, la pitié de ne pas nous attirer par des coquetteries. Mais Diane non plus, ne daigne pas être coquette. Elle passe dans le triomphe de ses charmes sans s'arrêter jamais, au bord des sources qui la regardent, que pour y faire boire ses chiens fumants.

Mlle DAUX

Etude

En un décor qui ne respire pas précisément une élégance Parisienne, et sur la pointe d'un lit que le sommeil a longtemps froissé, elle s'est assise, tenant à la main son orteil, tout comme la Boudha hiératique, à demi nue seulement, mais développant, dans sa blancheur nacrée, son dos jeune et que le pinceau du peintre caresse après son

regard, sans montrer son visage que nous pourrions entrevoir au moins, de profil perdu, l'énigme de ses traits comme enfouie dans l'épaisseur sombre de sa chevelure mal ramassée au-dessus d'une nuque aux velours ambrés. Comme un fruit qu'une branche épaisse cache à demi, sa gorge émerge seulement dans l'ombre projetée du bras, et c'est bien vraiment la pose indifférente du modèle qui rêve, à demi éveillé.

Il n'en a pas fallu plus pour inspirer de merveilleux chefs-d'œuvre à un art qui rend intéressant tout ce qu'il touche. Rien n'en saurait donner une idée plus haute que cette faculté constante s'ennoblissement. Les peintres du morceau, comme on dit, deviennent cependant de plus en plus rares, comme si cette époque n'en avait pas produit de merveilleux

> Corps féminin qui tant est tendre,
> Polly, souëf et prétieulx,
> Te faut-il ses maux attendre...

que le pinceau abandonne le plus admirable motif qui ait inspiré les maîtres ; que notre jeune Ecole se détourne de cette étude du nu qui fut la gloire de la peinture à travers les âges et la grande tradition de notre race artistique latine !

Je le crains vraiment, sans être insensible aux recherches de la pensée qui donnent une psychologie à l'art nouveau, qui en font un instrument littéraire, autant qu'une chose plastique.

Mais les peintres du rêve eux-mêmes, les maîtres, ne donnent-ils pas l'exemple de cette fidélité à l'interprétation du nu que je salue maintenant partout où je la rencontre ?

Est-ce que les admirables figures de nymphes de Puvis de Chavannes, dans son immortel bois sacré, ne sont pas nues aussi bien que les tranquilles dormeuses d'Henner ?

Le vêtement a le grand tort de donner une date au symbole qui, par essence, devrait être éternel. Celui-ci ne pénètre vraiment, ne s'enferme que dans la sincérité de la chair et dans les intimités d'un mouvement que ne surcharge aucune draperie.

Donc, dans le règne de la Pensée, aussi bien que dans le domaine plus restreint des saveurs matérielles, le Beau absolu demeure, en art, dans l'expression de la Nudité. Au vrai coloriste, elle offre des ressources aussi étendues que le rendu des étoffes qui peuvent demeurer d'ailleurs un décor. Elle comporte toutes les délicatesses de la palette, dans une gamme singulièrement émue, dans des tonalités délicieusement pénétrantes. Prenons ceux-là même qui ne la traitent qu'accidentellement. Dans le tableau de Roybet dont le succès est si vif, n'est-ce pas à la gorge de la Femme, d'un rendu puissant et nacré, que vont les admirations de ceux qui apprécient, à sa valeur, ce qu'on nomme, en peinture, le morceau ?

O Beauté de la Femme !

Fille des jours sacrés, quelle main sacrilège,
Dans la nuit dispersant tes honneurs abolis,
De ton front triomphant a fait tomber les lys
Qui mettaient leur blancheur à ta blancheur de neige !

Contre le Temps cruel, nul pouvoir ne protège
L'immortelle Beauté sous les soleils pâlis,
Puisque son manteau sombre emporte dans ses plis
De tes antiques sœurs le lumineux cortège.

Triste et dernière fleur du Printemps radieux,
Tu restes seule, hélas ! de la race des Dieux,
Des Olympes défunts à jamais exilée !

Je brûlerai, pour toi, la myrrhe avec l'encens,
Et, si jusqu'à tes pieds, s'élèvent mes accents,
Par la lyre, du moins, tu seras consolée !

LEE-ROBBINS

Endormie

Sur le double oreiller que fait, à ses reins, un coussin, et que fait, à sa tête, son épaisse chevelure, elle repose en une attitude de nonchalance absolue et de bien-être profond, une jambe doucement ramenée sur l'autre, les bras lourds d'inertie et traînant comme les bouts d'un ruban

dénoué, très blanche avec des reflets d'ivoire vivant, inconsciente du rythme de sa poitrine sur la sérénité de son cœur, les paupières closes sur quelque rêve qui y semble enfermé comme sous un double pétale de rose.

Il est grand jour et c'est d'une lumière savamment tamisée par la transparence des rideaux que sa chair voluptueuse est baignée. Qui ne sait que le sommeil diurne, plus qu'un autre, est rempli de songes ! Celui de la Femme est fait d'un mystère redoutable pour nous. Car, plus encore que dans la veille où elle excelle cependant à nous tromper, elle nous échappe. Qui donc, jaloux, n'a pas tenté de saisir alors le nom que ses lèvres semblent prêtes à murmurer dans un insensible tressaillement ?

J'ai dit autrefois cette angoisse :

Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a tendu la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

Sous ton front où la Nuit s'épanche, solennelle,
L'infini creuse-t-il d'implacables sillons ?
Et, quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu Femme ?
Un rêve berce-t-il, dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose ?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause.
— Tu dois aimer en songe, ou tu ne vivrais pas !

Réveillez-vous donc, belle endormie, pour ôter cette détresse du cœur de votre amant. Il est grand jour d'ailleurs, et, comme le dit une autre chanson de ma jeunesse que Massenet a délicieusement illustrée :

Les étoiles effarouchées
Viennent de s'envoler des cieux.
J'en sais deux qui se sont cachées,
Mignonne, dans vos jolis yeux;

A l'ombre de vos cils soyeux
Et sous vos paupières penchées.
Attendez! mes baisers joyeux
Les auront bientôt dénichées.

Vous feignez de dormir encor?
Eveillez-vous, mon cher trésor!
L'aube pleure sous les feuillées,

Le ciel désert est plein d'ennui...
Ouvrez les yeux, et rendez-lui
Les deux étoiles envolées!

Les deux étoiles que les amants suivent, seules dans la vie, riches ou pauvres, misérables ou magnifiques, étoile des mages et étoile des bergers!

A. BERTON

La Chimère

DANS sa main nonchalante, à peine fermée, le petit monstre au corps de métal, aux ailes ouvertes et piquantes, dressant une tête effroyable aux dents voraces au-dessus de formes féminines aux durs reliefs, est comme debout, la

mâchoire grande ouverte, et, loin d'en détourner un regard plein d'horreur, elle lui sourit, dans l'ombre de sa lourde chevelure dont ses épaules émergent comme un double rocher de lumière, en une pose d'un abandon charmant, allongée sur le ventre et le menton soutenu par l'autre main repliée dont le petit doigt, fuselé comme une baguette d'ivoire, s'arc-boute à la tour inférieure cependant détendue.

Et ses beaux yeux sombres se complaisent à l'image barbare dont la queue de bronze frétille, dont le vol immobile menace, dont l'expression méchante semble s'aviver à cette caresse lointaine.

Qui dira ce qu'il y a dans ce sourire de la Femme à une chimère ?

Peut-être l'orgueil de ne lui pas ressembler, étant impeccablement femme de la pointe parfumée des cheveux à la nacre rose du talon.

Plus probablement le contentement de se heurter à une énigme, cette curiosité toujours en éveil qui perdit notre première mère.

Peut-être aussi un vague sentiment de fraternité pour un être mystérieux comme elle. Car la femme ne nous est vraiment pas plus connue, au fond, que ce fantasmagorique animal où s'est complu le caprice d'artistes lointains. Elle aussi a des ailes, mais invisibles, sur lesquelles sa pensée nous échappe sans trève, des ailes où son rêve l'emporte souvent bien loin de nous, souvent dans la veille, toujours dans le sommeil.

Souvent, et j'en frémis, quand sur ta lèvre infâme,
J'ai bu, dans un sanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détresse immense prend mon âme,
O toi pour qui je meure, tu dors à mes côtés.

L'ombre épaisse envahit tes sereines beautés
Et, jusque sous tes cils, éteint tes yeux de flamme.
Ton souffle égal et lent fait comme un bruit de rame :
C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Repose, sans remords, ô cruelle maîtresse!
Ignore, dans mes bras, les pleurs de ma caresse:
Car tu n'es pas ma sœur, cœur à peine vivant!

Mais, quand la Nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des Dieux, pour les choses flétries,
Te tend, sous mes baisers, le sommeil de l'enfant?

Comme la chimère aussi, elle est faite de duretés où se brise notre désir, où se déchirent nos propres rêves; comme la chimère encore, elle ne sert aussi qu'à nous mordre en plein cœur. Car c'est là vraiment, dans notre poitrine, que nous portons encore le fruit funeste où les dents d'Ève ont laissé l'ineffaçable blessure d'où coulent, tout ensemble, notre sang et la sève des irrémissibles damnations.

Tu peux donc sourire à l'image dont tu ne diffères que par ton impeccable beauté, ô femme qui, des moiteurs paresseuses du lit, t'es à moitié relevée pour interroger l'énigme dont notre douleur est toujours le dernier mot. L'énigme cruelle, ce n'est pas comme l'a pensé un romancier illustre, que tu puisses nous tromper. Car elle nous serait commune, et notre cœur n'est pas toujours plus fidèle que le tien. Non, c'est toi-même qui dresses devant nous d'éternels enchantements, des embûches impossibles à fuir, et pour qui le martyre est cependant si doux que nous aimons mieux mourir, quand il te détourne de nous !

DUBUFE Fils

Automne

Voici que les antans moroses
Vont parsemer d'or les gazons
Et, vers les pâles horizons,
Emporter le souffle des roses,
— Que me fait l'haleine des fleurs,
Toi dont l'haleine a bu mes pleurs!

Voici que les heures voilées
Se hâtent vers le seuil des soirs,
Et que de vagues encensoirs
Fument au penchant des vallées.
— Tel monte l'encens de mes vœux
Vers le ciel d'or de tes cheveux!

Voici que les couchants de cuivre
Sonnent l'adieu des jours vermeils
Et, sous l'aile des lourds sommeils,
Appellent les cœurs las de vivre.
— Que nous fait le déclin des jours!
La nuit est douce à nos amours.

Pourquoi cette chanson de ma jeunesse, mi-amoureuse, mi-mélancolique, chante-t-elle dans ma mémoire devant cet aimable visage d'une jeune femme, embrumant seulement des transparences d'un voile, ses formes délicates, les cheveux dénoués par un souffle qui en ramène le flot sombre et parfumé sur sa poitrine, cependant qu'un croissant brille dans cette nuit vivante, et qui, dominant la haute balustrade de marbre d'une façon de terrasse, contemple le paysage où courent les premières feuilles mortes, pareilles à la pluie d'or qui tenta Danaë. Car j'imagine que celle-ci avait été le jouet de quelque songe, toute à une rêverie pareille et dont avait abusé le plus galant des Dieux.

Les pampres ont rougi qui s'échevèlent aux murailles tièdes encore, et les montagnes bleues là-bas ont, à leur échine, une buée comme les troupeaux qui ont longtemps marché sous la chaleur. Dans l'air bleu transparent où s'aiguiseront bientôt les flèches d'argent du givre, où s'enfonce, pour ne plus revenir, le vol voyageur des hirondelles, on respire comme une mélancolie très douce, et le poète chante :

En vérité, c'est grand dommage
Que le vent qui, sous l'onde en pleurs,
Entraîne les dernières fleurs,
Ne m'apporte aussi son image.

— Sous les dépouilles des berceaux,
Pour te revoir encor dans l'onde,
Où se mirait ta tête blonde
Je suivrais le cours des ruisseaux.

— Et quand le baiser de la glace
En figerait le morne azur,
Sur le flot immobile et dur,
J'en poursuivrais encor la trace.

— Fondant les givres éclatants,
Au souffle tiède qui la touche,
Mon baiser chercherait ta bouche
Que j'y vis sourire au printemps!

ALBERT FOURIÉ

A travers bois

DANS le taillis profond que criblent les flèches du jour, à travers les larges gouttes d'une véritable pluie de lumière, elles s'avancent à grand peine écartant les branches qui fouettent leurs chairs nues en se détendant, une chanson très joyeuse aux lèvres, cependant qu'un débonnaire bau-

det, qu'un jeune garçon tient à la bouche, porte sur son dos un enfant qui fait penser à l'enfance de Bacchus. Ce n'est pas cependant, comme dans le beau *Silène* que Roll avait exposé, il y a quelque vingt ans, des nymphes saoûlées de vendange, bien que cette clarté chaude soit celle d'une méridienne automnale faisant éclater la grappe mûre.

Non ! La vraie fantaisie de ce tableau est dans une modernité accusée par mille détails, qui déroute au premier abord, et qui charme ensuite comme fait souvent l'imprévu. C'est un très appétissant ragout de chairs violemment et héroïquement éclairées, un poème de tranquillité biblique. Car l'âne est le compagnon de l'homme, dès le berceau de l'humanité, compagnon fidèle et doux dont je veux faire l'éloge à cette occasion, en même temps que le procès de cette brute de Roboam qui le rouait de coups.

En une fable admirable, un des chefs-d'œuvre de la prose française assurément, Rabelais a célébré la nature amoureuse de l'âne, autrement indépendante que celle du cheval et lui fait tenir un discours que je me suis répété toute ma vie, mais tout bas, parce qu'il ne sonne pas sans quelque inconvenance. Mais que d'autres vertus sont celles de ce serviteur méconnu ! De quel droit d'abord en fait-on le symbole de l'ignorance ? Prenons donc la peine de l'instruire pour savoir s'il sera un studieux écolier. J'en ai eu un à qui j'avais enseigné à faire tout ce qui lui plaisait. J'y avais réussi au-delà de toute espérance. C'est d'ailleurs faire le procès à la Providence elle-même. Par quoi s'instruit-on communément ? par les oreilles. Alors comment supposer que l'animal qui a les plus longues ne soit pas particulièrement éducable ? Vous me citerez le lièvre dont on fait difficilement un puits de science. Mais j'ai vu des lièvres qui battaient du tambour, et ce n'est pas leur faute si ce n'était pas à Arcole.

Dans ses merveilleuses *Idylles parisiennes*, Théodore

de Banville a parlé aussi de l'âne avec infiniment de tendresse.

L'Ane aimé de Titania
N'a qu'un seul défaut, tout physique:
C'est que de tout temps il nia
Les délices de la musique.

Il mange les chardons qu'il voit,
O la précieuse nature!
Méprise la boue et ne boit
Que dans une eau splendide et pure.

Douce monture de Jésus,
Il est tout joyeux le dimanche;
Ses chants sont un peu décousus,
Mais il porte au dos la croix blanche.

Il aime ce qui nous est cher
Et ne commet pas de rapines,
Cependant nous troue sa chair
Avec les durs bâtons d'épines.

Et quand il est mort, tous les jours,
Pour nos concerts et pour nos luttes,
On fait de sa peau des tambours
Et de ses tibias des flûtes.

Mais, sans rancune, il continue d'avoir l'air de nous aimer et c'est encore sur son dos que l'humanité fait ses premiers pas, dans les taillis profonds que traversent comme une pluie d'or, de larges gouttes de lumière.

JEAN SALA

La Rosée

Quand le soleil a bu, sur la cime des bois,
La fraîcheur des baisers que l'aube chaste y pose,
La rosée erre encore aux buissons, et parfois,
Se pend, frileuse perle, aux lèvres d'une rose.

Du premier souvenir immortelle douceur!
Frêle perle d'amour au temps cruel ravie!
Ainsi chacun de nous porte, au fond de son cœur,
Un pleur tombé du ciel à l'Aube de la vie!

Mais ce n'est pas de la mélancolie lointaine du souvenir qu'est faite cette vision charmante de jeunes femmes, dans l'éclat lilial d'une virginale nudité, buvant, au calice des fleurs sauvages, les gouttes tremblantes qu'y a laissées le matin, celle-ci penchant vers son visage la branche toute épanouie, celle-là se penchant elle même pour respirer, en même temps, le parfum que toutes ces fraîcheurs exhalent, les cheveux dénoués et aidant, par leur poids, au mouvement de sa belle tête inclinée ; ce pendant qu'une de leurs compagnes qui veut boire, par tous les pores, cette douce fraîcheur, s'est nonchalamment étendue dans l'herbe haute, ramenant vers elle tous ces calices délicats, en répandant la liqueur limpide sur ses beaux seins qui semblent, eux-mêmes, de lourdes fleurs renversées.

Et, plus loin, dans une brume diamantée où passent des scintillements, c'est un chœur visible à peine de promeneuses pareilles, venant comme les abeilles mouiller d'invisibles ailes à ce bain délicieux. C'est la gloire du Matin qui enveloppe leurs formes chastes et charmantes, éveillant autour d'elles, l'hymne qui monte tout ensemble vers le soleil et vers la beauté.

Avec des pâleurs de rose trémière,
La fleur du jour s'ouvre à l'horizon clair,
Et monte, en semant aux voiles de l'air,
En ruisseaux d'argent, ses pleurs de lumière.

Comme un vol léger de papillons blancs
S'éparpille autour un essaim de nues,
Secouant encore, à leurs ailes nues,
Du cœur d'or des lys les duvets tremblants.

Dans un ciel plein d'ombre une fleur pareille
Porte les clartés de mon jeune amour.
Rêves et parfums flottent alentour
Comme au bleu lever de l'aube vermeille.

Ne sont-elles pas pareilles à nos jeunes amours, ces vierges qui accourent des horizons obscurs mais s'éclairant soudain à leur approche, de notre Rêve! Ces frêles et douces images qui se penchent sur nos cœurs comme sur des fleurs à peine ouvertes et portant en elles, dans nos premières tendresses, l'image du ciel! Que n'avons-nous suivi leur vol sans demander d'avantage à la vie que l'amour qu'elles nous ont donné de la Beauté, sans leur demander d'autre caresse que ce baiser furtif où se consume le meilleur de nous-même, comme s'évapore, en un moment, la goutte de rosée!

Du premier souvenir immortelle douceur!
Frêle perle d'amour au temps cruel ravie,
Heureux qui garde encor dans le fond de son cœur,
Un pleur tombé du ciel à l'aube de la vie!

SEIKI KOURODA

Le Lever

En une pose de coquetterie solitaire et dont le miroir est le seul confident, elle noue, au-dessus de sa nuque aux tons ambrés, sa lourde chevelure, cependant qu'en se reflétant, son image nous montre ce qu'elle nous cache, inconsciente qu'elle est d'ailleurs de notre présence. Toutes

les élégances mondaines accumulent autour d'elle un décor où se complait sa nudité de Parisienne au réveil et c'est dans la fourrure épaisse d'un ours grimaçant qu'elle enfonce la blancheur de ses pieds délicats.

Elle n'est en rien pareille aux Chloés antiques se mirant dans le cristal des sources où le doux spectre de Narcisse flotte dans l'eau. Et cependant, elle évoque, pour le poète, la vision des belles amoureuses idylliques que poursuivaient, dans les bois profonds, le désir des bergers et le caprice des faunes. Et, plus loin que les murailles harmonieusement tendues de cette chambre, il pense aux amours qui avaient la sérénité des cieux pour témoins. Car c'est l'heure où

Comme une floraison de lis,
Monte des horizons pâlis
Une aube aux langueurs d'amoureuse;
Devant ses appas nonchalants,
Le rideau des nuages blancs
S'ouvre et son lit d'azur se creuse.

Les collines, sous ses beaux seins,
Se frangent, moelleux coussins
D'une vapeur de mousseline,
Et sur l'oreiller que lui font
Les brumes au duvet profond,
Sa tête se pâme et s'incline.

Pâle amoureuse du Soleil,
Voici que ton époux vermeil
Bondit triomphant sur ta couche,
Et que tu t'enfuis du ciel bleu;
Car son premier baiser de feu
A brûlé ton âme à ta bouche.

Sur le grand mont échevelé,
Le sang de ta lèvre a coulé,

Teignant son faîte en rose pâle,
Et, du bord du ciel éperdu,
Un fleuve d'or est descendu
Emportant ton beau corps d'opâle.

Mais, quand il reviendra, le soir,
Au lit de l'horizon s'asseoir,
Le Dieu farouche et solitaire,
La mer s'emplira de sanglots
Et le Soleil, à larges flots,
De son sang rougira la terre.

Ainsi, malgré nous, dans ce silence mystérieux où flottent encore les parfums grisants de l'alcôve, l'image de la Femme, dans la sincérité de ses charmes immortels, évoque en nous les splendeurs de quelque paysage Olympien, comme Homère et Théocrite en enveloppaient les nobles images d'Hélène et de Galathée !

AUBLET

Juillet

DANS la sérénité recueillie d'un paysage que ferme, à l'horizon, un rideau de verdure aux transparences vagues, que sinuent les caprices d'une eau limpide mettant une ceinture d'argent aux îlots d'où montent de grands arbres, aux îlots que borde une floraison d'iris et, plus haut, un

épanouissement de roses sauvages, sur un gazon tout diapré de notes blanches et bleues, elles goûtent une indicible fraîcheur, cependant que, plus loin, Juillet emplit l'air de ses souffles de flamme.

Au dehors de cet oasis, c'est la torride chaleur que rythme le chant cadencé des cigales. Autour d'elles, c'est un apaisement de ces haleines brûlantes qui mettent, à peine, à la cime des feuillages, un imperceptible bruissement.

Et dans une liberté dont aucun regard indiscret ne viole les secrets, elles ont découvert leurs épaules où courent des serpents de lumière, puis leurs flancs que tente la caresse nonchalante de l'onde qui murmure à leurs pieds.

L'une d'elles a déjà trempé, sans doute, l'ivoire vivant de son orteil, dans le fleuve qui y a mis un ruissellement de perles, et ses deux mains ramenées sous sa nuque dont s'épanche, à longs flots, sa brune chevelure; cependant qu'une de ses compagnes, un coude sur le genou, invite, à laisser tomber son dernier vêtement, la plus frileuse des trois, debout dans une pose à la fois pudique et harmonieuse.

Tout autour, c'est la Nature en fête chantant les gloires de l'Eté.

Voici que l'or vivant des blés
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la lumière est en fête.
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout, en flots divins, s'épanche la clarté.
Gloire à l'Été!

Sous les morsures des soleils
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans la pourpre des fruits vermeils.
Partout, sur les bois, dans la plaine
La vie a débordé comme une coupe pleine,
Et le sang de la terre a vers les cieux monté.
Gloire à l'Eté!

Sous les midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser, dans l'espace,
S'échange de la terre aux cieux.
De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde;
En elle est la lumière et la fertilité.
Gloire à l'Été!

Gloire à l'Eté qui, sous les bois, au bord des eaux, dans le décor des verdures fleuries, conduit le caprice des belles promeneuses vers quelque asile enchanté où les attend le rêve, sinon l'amour! Gloire à l'Été qui fait la splendeur des jours pareille à un fleuve d'or, et la douceur des nuits semblable à une mer aux vagues argentées où la lune flotte comme un vaisseau, où les étoiles semblent des perles roulées par la fantaisie immortelle des flots! Gloire à l'Été qui mûrit les fruits savoureux pour les lèvres gourmandes des amoureuses et qui ne garde de mélancolie que pour ceux qui n'attendent pas l'Automne pour se souvenir!

PIERRE CARRIER-BELLEUSE

Etude

En une pose d'une grâce infinie qui développe la noble courbe des épaules comme un arc qu'on tend, d'une main soulevant une draperie blanche sur laquelle s'enlève très harmonieusement le ton ambré des chairs, de l'autre caressant la hanche qui l'emplit, elle baisse la tête, en la tournant, vers le chat noir qui ronronne à ses pieds et que,

sans doute, elle convie à la suivre dans la pièce voisine.

Mais le joli quadrupède n'a pas l'air autrement pressé. Il devine, sans doute, de l'autre côté de la portière à peine entr'ouverte, la baignoire aux flancs d'argent où va descendre sa maîtresse et tout le monde sait que le chat a une profonde horreur de l'hydrothérapie. C'est avec infiniment de grâce cependant qu'elle lui sourit et en plissant les lèvres, pour faire sans doute un bruit ressemblant fort à un baiser.

Crespelée sur le front, ramassée en un nœud sur la nuque, la chevelure fait une tache noire, met une note de rappel au haut du tableau, cependant que le corps s'allonge en une détente singulièrement souple et harmonieuse.

Vous vous souvenez les admirables vers de Baudelaire :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, en une mûre saison,
Les chats prudents et doux, honneur de la maison,
Qui, comme eux, sont frileux et comme eux sédentaires.

Il y faut joindre aussi les belles nonchalantes qui passent volontiers, à leur toilette, la plus longue partie du jour.

Manet aussi avait posé un chat de même couleur auprès de son Olympia étendue qui met une note si vibrante dans la monotonie des toiles du Luxembourg.

Le plus beau que j'aie connu appartenait à Théophile Gautier et je lui veux vraiment donner, à cette occasion, un mot de souvenir. Il s'appelait Enjolras et le poète l'a lui-même décrit dans ce livre merveilleux et peu connu qui s'appelle *Ménagerie intime*. Enjolras eût rendu des points à l'ébène et son humeur vagabonde le perdit, mais pas avant qu'il eût peuplé Neuilly tout entier de rejetons qu'on y rencontre encore et que j'ai, pour ma part, tou-

jours envie de caresser. C'est lui qui avait eu un différend si plaisant avec un perroquet qu'il se préparait d'abord à croquer, le prenant pour un poulet vert, puis qu'il respecta comme un homme après l'avoir entendu parler. O puissance ineffable de la parole sur tous les animaux ! Homme ou perroquet, tout ce qui parle est supérieur au reste des créatures. Il n'y a vraiment, dans ce rapprochement, rien de bien flatteur pour nous.

C'est chez Gautier que j'appris autrefois à aimer et à comprendre le chat si stupidement calomnié par les naturalistes et par Buffon, l'homme aux manchettes, en particulier. Il n'est pas vrai que le chat nous griffe, mais il est exact que nous nous griffons quelquefois après lui. Quant à sa prétendue ingratitude, j'en aurai raison sans quitter la chère maison de la rue de Longchamps où vécut longtemps et mourut l'auteur d'*Émaux et Camées* et de tant d'autres merveilles.

Enjolras, le magnifique chat noir déjà nommé, appartenait à une portée contemporaine de l'apparition des misérables et dont chaque membre rappelait, par son nom, un héros ou une héroïne de l'admirable livre de Victor Hugo à qui Gautier était demeuré si filialement fidèle pendant l'exil. La dernière survivante, Eponine, ne quitta pas l'épaule du poète pendant sa dernière maladie. Rien ne pouvait l'écarter du fauteuil où il demeurait étendu, ne pouvant supporter le lit. A peine put-on l'arracher de la couche où Gautier, mort, dormait sur un véritable tapis de fleurs.

Qu'on me pardonne ce souvenir mélancolique ! Si quelque chose nous pouvait distraire de la mémoire des grands maîtres, ce serait l'apparition de la Beauté toujours vivante, dans sa fleur de jeunesse, telle qu'elle nous est montrée ici, une fois encore, en une pose d'une grâce infinie.

DINET

Clair de Lune

DANS un déchirement du terrain où l'eau courante s'est ruée, dans un long ruissellement d'argent fluide où elles plongent à demi, tressaillantes sur le sable mouvant où leurs pieds glissent, éperdues d'un rêve de solitude et de fraîcheur, elles sont descendues, mettant une note

vivante dans le recueillement du paysage que ferment à l'horizon des murailles d'où émergent de hautes verdures.

Celle-ci sent déjà l'onde effleurer sa gorge frileuse et rose, cependant que celle-là provoque, seulement de la cheville, des éclaboussements, et que cette autre, avec sa chemise éployée au-dessus de sa tête, semble un grand lys sur sa tige et dont la corolle est fouettée par le vent. Et d'autres plus loin encore, d'autres dont on n'entend pas la voix, se préparent aussi à la douceur de ce bain nocturne que la lune enveloppe d'une apothéose de lumière, la lune qui met des clartés de rêve à tous ces corps jeunes et frémissants.

Au ciel, les constellations semblent aussi plongées dans une mer d'azur d'où émerge leur chevelure d'or.

Et, comme nous sommes en juin, sans doute, dans les feuillages débordant la clôture inégale de pierre, le rossignol chante, à moins que ce soit quelque poète caché, comme autrefois l'indiscret Actéon et dont les arbrisseaux cadencés écoutent, en la rythmant, la plainte harmonieuse. Mais elles, les baigneuses, n'entendent que la chanson jalouse des étoiles :

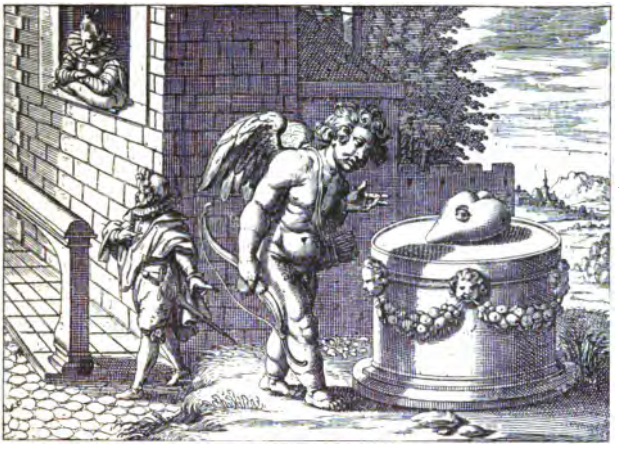
Nos regards se cherchent dans l'ombre ;
Nous suivons les mêmes chemins,
Sans que, dans l'immensité sombre,
Jamais se rencontrent nos mains.
Chacune de nous, solitaire,
Doit lentement se consumer,
— O mes sœurs, heureuse la terre.
Le ciel est trop grand pour s'aimer !

Là-bas, quand les amants timides
N'osent avouer leurs douleurs,
Au coin profond des bois humides
Ils vont cueillir de belles fleurs.

Pleines d'un souci qu'il faut taire,
Tout nous manque pour l'exprimer.
— O mes sœurs, heureuse la terre,
Le ciel est trop haut pour s'aimer !

Ceux pourtant que les destinées
Là-bas ont trop tôt séparés,
Verront refleurir leurs années
Parmi nos jardins azurés.
Leurs âmes par un doux mystère
S'y rejoindront pour se charmer,
— Amants qui pleurez sur la terre,
Au ciel vous pourrez vous aimer !

Aussi pâles, dans l'air plus frais que trouble le vol velouté des phalènes, dans le blanc rayonnement de la lune qui égrène des perles sur l'eau courante, la plainte immortelle des étoiles, cependant que les jeunes femmes descendent dans le torrent qui court, entre les escarpements plantés de fleurs sauvages des rives.



BARRAU

Etude de dos

S'IL est vrai que l'eau sonore et transparente des sources fut le premier miroir, je me prends souvent à le regretter, devant les miroirs plus modernes où la femme regarde se refléter son image, non plus dans le tremblement du ciel descendu dans l'eau et dans le frémissement du feuillage répété en fugitives visions, non plus à travers

le réseau d'argent fluide que faisait palpiter le zéphyr. L'apparition a perdu toute sa poésie, en même temps que son mystère, et nous sommes loin du poème exquis qu'accompagnait l'orchestre mélodieux des oiseaux. En même temps que le spectre charmant de la Beauté, plongeait, dans les mêmes profondeurs azurées, celui des fleurs de la rive, iris aux bleus velours et narcisses au calice d'argent, et tout cela se dessinait sur un fond d'or mouvant fait par les sables où venait mourir la lumière.

Avec quelle crudité se réfléchit maintenant le fantôme de nos rêves dans les appareils inventés par la coquetterie !

Elle n'en est pas moins charmante, assurément, cette jeune fille, très nue, et cependant très chaste par l'attitude, qui natte ses cheveux ramenés sur sa poitrine et en tord le bout entre ses doigts fuselés comme des baguettes d'ivoire. Le mouvement est joli et elle nous révèle ainsi ses formes virginales sous deux aspects qui nous donnent une image complète de leur perfection. Je n'en estime pas moins qu'elle nous eût donné, d'elle, une vision autrement divinisée, dans le cristal de quelque rustique fontaine où viennent boire les colombes, à l'heure des estivales solitudes.

Vous me direz que le caprice du peintre mêle son image à celle de fleurs amoncelées dans un vase. Eh bien, c'est une fantaisie de jardinier jaloux, peut-être, mais j'ai horreur des fleurs coupées. Je ne sais rien qui me soit plus désagréable à voir qu'un bouquet de roses parce que j'adore les roses et qu'un peu de mon sang latin coule à la déchirure de leur tige et que Pœstum tout entier, saigne en moi, par leur blessure. Le premier qui cueillit une fleur fit un sacrilège. O fervents amoureux, hommes de bonne volonté pour qui seulement je veux écrire, au vol de ma fantaisie, vous vous trompez en apportant des jardins mutilés au pied de vos belles, n'ayant pour excuse

que d'y avoir enseveli votre cœur. Entraînez les donc plutôt, pour en mieux savourer la grâce vivante, dans le beau décor de nature qui, seul, dresse autour de la Femme, le Temple dont elle est digne. C'est au bord des massifs seulement ou Mai les a lentement ouvertes, que je vous permets de comparer les roses aux lèvres des bien aimées, à l'heure ou la rosée y laisse errer comme la nacre de dents étincelantes dans la pourpre d'un sourire. Souffririez-vous qu'on mutilât ainsi les chères beautés dont vit votre auguste désir ? Chantez plutôt à la Femme dont un regard vous a dompté, dont la vue vous est devenue plus précieuse que la clarté même du jour :

Nous nous aimerons, si tu veux,
Tout un printemps ! la douce chose !
Je mettrai, dans tes blonds cheveux,
La première violette et la dernière rose.

Tant que les lys revêtiront
Leur manteau de neige et de soie,
Tant que les oiseaux chanteront,
Nous mettrons, si tu veux, en commun notre joie.

Et seulement quand jaunira
La verte toison des prairies,
Le même souffle effeuillera
Nos défuntes amours et les roses flétries !

ENGELHART

L'Attente

Sur les blancheurs froissées du lit dressant les blancheurs vivantes de son corps, un coude plongeant dans les profondeurs moelleuses, caressant d'une main la nacre rose de son talon, elle semble dresser l'oreille à quelque imperceptible bruit, fouillant le vide du regard, la lèvre

impatiente de baisers, le sein, sans doute, gonflé de reproches. C'est que rarement celui qui se fait attendre aime encore. Et c'est la mémoire cruelle, pendant les heures lentes du temps où, le premier, il était sans cesse au rendez-vous. A vrai dire celui-là serait bien coupable qui abandonnerait plus longtemps, à sa douloureuse rêverie, cette aimable créature en une demi maturité qui est comme la dernière et la plus exquise fleur de l'arbre de la jeunesse.

Comme il serait aussi déplacé qu'imprudent de tenter de nous substituer à celui qui a si grand tort, tâchons de charmer, au moins, par quelque chanson, sa mélancolie :

Comme l'heure passe vite
D'aimer pour en être heureux !
Hâtez-vous donc, amoureux,
Quand le Printemps vous invite.
Cueillez à tous les buissons
Des baisers et des chansons ;
— L'heure d'aimer passe vite.

Comme l'heure passe douce
D'aimer dans le temps des fleurs !
L'été brode, en cent couleurs
Les fins velours de la mousse,
Où les belles, en tremblant,
Posent leur pied ferme et blanc.
— L'heure d'aimer passe douce !

Comme l'heure passe lente
D'aimer pour se souvenir !
L'automne vient de jaunir
La forêt aux vents tremblante.
Dans l'or des bois désolés
Nos rêves sont envolés...
— Comme l'heure passe lente !

Comme l'heure vient amère
De ne plus savoir aimer !
L'hiver, sur nous, vient fermer
Un paradis éphémère.
Lorsque dans nos cœurs lassés,
Nos espoirs se sont glacés,
— L'heure, pour nous, passe amère !

Mais vous n'en êtes pas encore à cette détresse où le souvenir même devient douloureux. Vous ne doutez pas, et vous avez raison, de vos charmes. A parler franc, vous ne me semblez pas faite pour les tragiques désespoirs de celles qui ne veulent pas être consolées. Il est tout à fait honnête et louable d'aimer son amant ; mais ce qu'il faut aimer surtout, quand on est belle, c'est l'amour. Car lui seul sait fermer les blessures qu'il a faites, et, seul, il sait mettre sur les tendresses éperdues et trahies, le baume des ineffables oublis.

LÉON FRÉDÉRIC

Le Clair de lune

AYANT déroulé sur ses épaules sa lourde chevelure qui les enveloppe comme un manteau sombre, elle soulève lentement les transparences de son voile dont sa chair est rayée comme par une toile d'araignée. Cependant que, derrière elle, la lune qui se lève fait passer des reflets argentés tout le long de son corps et qu'un rêve met je

ne sais quelle sensuelle extase dans ses yeux grands ouverts et qui semblent boire cette clarté ; mystique et attirante à la fois, fleur de poésie qui s'ouvre, à l'heure où se ferment les calices, peureux de l'ombre, des volubilis ; belle de nuit, tendant comme une coupe, son cœur aux fraîcheurs divines de la rosée. Et les oreilles semblent aussi tendues vers quelque musique céleste, sans doute la plainte des étoiles, car

Devant que l'heure soit venue
Où l'aube les vient délivrer,
On entend parfois, dans la nue,
Les étoiles tout bas pleurer.

Et rayant de feu les mirages
Tranquilles de l'horizon clair,
On voit, comme après les orages,
Des larmes d'or passer dans l'air.

Perdues dans l'ombre solennelle
Que ne trouble encore aucun bruit,
Écoutons la plainte éternelle
Des étoiles d'or dans la nuit.

« Hélas ! nous sommes prisonnières
Dans l'immensité du ciel bleu.
Qui donc comblera les ornières
Ouvertes sous nos chars de feu ?

« Ces lueurs que l'esprit acclame
Comme un feu vivant et vainqueur,
Hélas ! ce sont des traits de flamme
Qui nous traversent en plein cœur.

« Nous sommes les vierges plaintives
Dont l'orgueil sublime est puni :
Car c'est être deux fois captives
Que de l'être dans l'infini ! »

— Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux !

Sous leurs grandes ailes ouvertes,
Sans les emplir passe le vent,
Comme vous elles sont inertes
Sur un chemin toujours mouvant.

Leur désir seul franchit l'espace
Dans un désespoir impuissant,
Et la plus illustre qui passe
Marque sa gloire avec du sang !

Voilà ce que chantent les étoiles et ce que leur répond le poète, à l'heure où la lune se lève, baignant d'une lumière d'argent celle qui, autour de son front éclatant, soulève les transparences de son voile sombre.

DURST

Etude

En un paysage où la lumière tombe comme une pluie d'or aux larges gouttes, criblée par l'épaisseur des frondaisons, le flanc posé contre un arbre dont une de ses mains caresse une branche, cependant que l'autre ramène, le long de ses jambes une draperie légère, elle ne nous montre, de sa tête, qu'une nuque aux reflets de bronze

clair sous une chevelure sombre ; la clarté que découpent les caprices du feuillage la tatoue, pour ainsi parler, interrompant la matité des tons de la chair. C'est une image très paisible, sollicitant plutôt le rêve que la pensée, une simple étude, comme l'artiste nous l'apprend lui-même, mais savoureuse et d'un sentiment jeune où, comme dans le décor même, se respire le Printemps.

Et il n'en faut pas davantage vraiment pour évoquer en nous, tout un poème. Car c'est le noble privilège de l'Art de susciter, en nous, un monde et d'y faire vibrer les impressions comme les cordes d'une lyre.

Oui tout un poème de Printemps, ou plutôt d'été inassouvi de tiédeur parfumée et de lumière. Ecoutez plutôt :

O Nature, mère éternelle
Qui, dans les ombres de ton aile,
Tout à l'heure cachait la Nuit,
Sous les baisers de la Lumière,
Tu reprends ta splendeur première ;
Tout en toi se ranime et luit!

Salut ineffable merveille!
Salut, grands arbres où s'éveille
La chanson folle des oiseaux!
O source aux belles eaux limpides,
Où l'âme des souffles rapides
Pleure à la cime des roseaux!

Salut gloire de toutes choses,
Orgueil du lys, parfum des roses,
Tout ce qui resplendit au jour,
Et Toi, l'âme de tant de fêtes,
Toi pour qui ces splendeurs sont faites,
Salut à toi! Salut Amour.

Car vraiment toutes ces splendeurs ne sont qu'un Temple pour l'éternelle idole, qu'un décor a la radieuse

image que le caprice du peintre, conceptice éternel du poète, met encore une fois sous nos yeux.

L'immortelle chanson, c'est celle que chante La Fontaine dans Psyché :

Tout l'univers obéit à l'amour :
Jeunes beautés, soumettez-lui votre âme ;
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
Et leurs plaisirs sont moins doux que sa flamme !

et, plus loin,

Non, sans l'amour tant d'objets ravissants,
Bosquets fleuris et jardins et fontaines,
N'auraient plus rien qui ravisse nos sens :
Car leurs appats sont moins doux que ses peines.

La chanson dont le refrain résume toute la sagesse.

Aimez! Aimez! Tout le reste n'est rien!

Eugène LOUP

Étude au pastel

Comme sous une toison moutonnante, elle rêve dans l'épaisseur de sa chevelure naturellement crespelée qu'elle caresse d'une main, cependant que l'autre repose sur sa cuisse, en une très nonchalante attitude. Ses yeux sont presque clos, la bouche sans sourire, les épaules tendues, comme un arc, en un vague mouvement de lassitude et

le type, où rien ne se révèle des origines latines, est comme imprégné de race africaine. Une exilée, parmi nous, dont le regret des torrides soleils explique la mélancolie, dont le charme est dans l'expression étrange. Quelle fierté lui devrait venir cependant de cette léonine crinière qui la fait sœur des grands fauves royaux? Car, en vérité, on ne saurait rien imaginer de plus beau que cette onde furieuse et sombre qui se brise en mille caprices, qui ondule en mille vagues, qui noye la blancheur du cou et des flancs comme une mer bat un récif. La juvenilité des formes trahit une virginale innocence et c'est sûrement le ciel du pays qui passe dans son rêve. C'est la chanson de la Méditerranée lointaine, de la Méditerranée bleue qui, sans doute, chante à son oreille. Qui sait si quelque ami des enfances récentes encore, plus âgé cependant, et dont elle fut le premier amour, ne murmure pas sur l'autre rive, à l'heure du soir :

Lorsque la Nuit abat, sentant fléchir son aile,
L'ombre de son grand vol sur le sommeil des flots,
Penses-tu que je t'aime et que sur mes yeux clos
Ton exil fit descendre une nuit éternelle?

Quand monte, à l'horizon, la clameur du chemin,
Dans les poussières d'or où Sirius s'élance,
Penses-tu que je t'aime et, qu'en partant, ta main,
A scellé, sur ma bouche, un éternel silence?

Tout meurt autour de toi, les sens et les couleurs,
En moi tout s'est éteint, le jour et la pensée.
Mais qu'un rêve s'incline à ma tombe glacée,
Dans un ruissellement de clarté et de pleurs,

Ton image, à mes yeux, se dresse la première!
— Telle, au rouge sortir du nid profond des mers,
L'aurore, en secouant ses ailes de lumière,
D'un humide frisson remplit les cieux amers!

ou bien, sous la première caresse du Printemps :

Voici que le Printemps jette sur les chemins
Son beau manteau d'azur, de pourpre, d'hyacinthe,
Et, sentant croître une aile à sa nudité sainte,
Emporte jusqu'au cieux l'haleine des jasmins.

Partout son vol léger trace un sillon de joie !
Dans un bruit de baisers montent ses pieds vermeils,
Et les liens déchirés des stupides sommeils
Dans l'éther affranchi flottent en fils de soie.

Tout est enchantement, extases, infini,
Sur les monts, dans les prés, dans la forêt austère,
Le long des fleuves bleus, partout où sent la terre,
Un germe fécond mordre à son flanc rajeuni.

Près de la mer stérile et qui ne porte en elle
Que des fleurs sans parfum et qu'un feuillage amer,
Tu demeures, pendant que, pareil à la mer,
Mon cœur roule à tes pieds une plainte éternelle !

INJALBERT

Poèmes Idylliques

I

En une série de figures et de paysages modelés en pleine argile, un grand artiste a fait revivre l'âme antique, et ressuscité la gloire des idylles entourant de fleurs immortelles le berceau de l'humanité. Que de fois, moins heureux, j'ai poursuivi le même rêve, sentant sourdre, en moi, comme un frémissant écho des origines, et remontant le cours de mon propre sang vers cette première

goutte tombée des veines mêmes d'un Dieu, au temps héroïque de la Grèce triomphante. Car tous, nous en sommes demeurés les fidèles fils à travers les âges que tourmente obstinément la torture ineffable du Beau.

Aussi ne nous est-ce pas une impression nouvelle, une surprise dans la banalité de la vie contemporaine, mais un mystérieux souvenir, un retour aux sources cachées de la race et de l'être, que les évocations d'un passé que nous ont légué des pères inconnus, dans l'obscurité des temps et le hasard des voyages. Il vous reconnaît toutes, ô sœurs, que le doigt agile du sculpteur a fait jaillir de la terre ; et toi, bouc hirsute et dansant, j'ai caressé autrefois ta longue toison embroussaillée, au temps d'Amalthée qui, non plus, ne m'est pas ignorée.

Celle qui se débat aux bras robustes d'un faune, c'est Hélène, Hélène à qui j'ai chanté autrefois :

Des cœurs jaloux par toi j'ai connu la détresse,
Hélène, et garde encore aux lèvres le poison
Qu'en un baiser mortel y mit ta trahison,
Ame d'argile et d'or, douce et fausse maîtresse !

Je n'ai depuis ce jour pu ravir mon esprit
Au souvenir cruel dont ma foi s'effarouche,
Et je maudis celui qui laissa sur ta bouche,
Cette saveur amère et que ma bouche y prit.

Ton œil fourbe a planté comme une flèche sûre
Le soupçon dans mes flancs; sans pouvoir l'arracher,
L'aile du vent qui passe et la fait trébucher
Secoue encor ma chair et rouvre ma blessure.

Et cette autre qui tend vers l'eau fraîche ses beaux bras lassés des étreintes, c'est Chloë, Chloë à qui je dis encore :

C'est à l'heure où, criblant de flèches d'or la nue,
Le soir monte, chasseur céleste au firmament,
Que je revois Chloë, ton fantôme charmant,
Promenant dans l'azur sa blancheur toute nue.

Quand tu courais les bois, chasseresse de cœurs,
N'ayant pour vêtement que le carquois farouche,
Les regards de tes yeux, les rires de ta bouche
Volaient, de tous côtés, comme des traits vainqueurs.

Malheur à qui tendait, à leurs atteintes sûres,
Un sein trop confiant par l'amour désarmé!
— En suivant le chemin par ta course enflammé,
Chloë j'ai recueilli d'immortelles blessures!

Ainsi, chacune de ces figures charmantes, invoquées par le statuaire, évoque un nom pour moi, un nom posthume et doux qui me chante des tendresses trop longtemps oubliées, et dans cette forêt même dont il a tenté les triomphantes frondaisons, je respire l'odeur des hyacinthes, des crocus, des anémones et des iris à l'insensible parfum qui croissaient autour de la source mortelle où le fantôme de Narcisse penchait ses blancheurs !

INJALBERT

Poèmes Idylliques

II

Et, plus loin, toujours avec le sculpteur pour guide, je poursuis mon rêve à travers l'immortelle églogue qu'il a ressuscitée, dans ce Paradis païen dont Théocrite est le Dante joyeux et où le suivit, sa lyre à la main, le doux Virgile. Ici nous ne rencontrons plus la fureur amoureuse du faune au pied fourchu, mais le repos et la sérénité,

sous les grands ombrages où des femmes, aux chevelures dénouées, apportent des fleurs dans des corbeilles, où la musique des tambourins vient de se taire à peine, où la danse trempe dans l'eau claire et fraîche, ses beaux pieds nus. Et vraiment je ne sais comment remercier l'artiste à qui je dois ce voyage au pays dont je demeure fidèlement et immuablement le proscrit. Car, là aussi je reconnais d'anciennes amoureuses. Celle-là qui semble nouée au tronc vivant d'un arbre qu'embrassent ses bras révulsés doucement c'est Daphné.

Te souvient-il, Daphné, que tu m'aimas jadis,
Derrière l'horizon de ces âges maudits ?
Sous les arbres profonds et le ciel de la Grèce,
Te souvient-il, Daphné, que tu fus ma maîtresse ?

Tes beaux pieds nus foulaient mon cœur et les raisins
Mon rêve s'abritait, à l'ombre de tes seins,
Et, sur mon flanc mordu d'une ardente brûlure,
Tu laissais ruisseler ta rouge chevelure.

J'ai senti, dans tes bras, mon souffle se glacer,
Je suis mort de t'aimer et revis d'y penser,
Fille amère, par qui mon âme, au temps ravie
A connu la douleur bien avant cette vie.

Et celle aussi qui, assise sur un coin de roc, cueille des fleurs sauvages, c'est Lycoris.

Le jour où Lycoris, vierge à l'amour éclose,
Tendit à mon baiser son visage hautain,
La perfide sourit et, d'un geste enfantin,
Entre nos lèvres mit un pétale de rose.

Le parfum de la fleur, par son souffle doublé,
D'une ivresse sans fin fit ma poitrine pleine;
Au travers de la rose aspirant son haleine,
Tout l'infini passa dans mon être affolé..

O souvenir charmant de la vierge farouche !
A jamais prisonnier d'un arôme divin,
Vers les roses j'accours... Mais je demande en vain
A leur calice ouvert le parfum de sa bouche.

Tel va mon souvenir de l'une à l'autre de ces charmantes apparitions, comme un flot que son cours heurte à de lumineux cailloux où il se brise en un étincellement, et ce m'est une adorable chimère de suivre cette fantaisie d'un frère du sang latin, bien épris comme moi de l'immortel poème qui nous apprit que

Ici-bas la Beauté vaut seule qu'on en meure.
Et le bien de l'aimer console d'en mourir !

GUSTAVE COURTOIS

Inquiétude humaine

Dans un paysage rocheux, les pieds déchirés par la pierre, descendus au bord d'une source pour y boire, après la chaleur du jour, la fraîcheur apaisante du roc, cependant que derrière eux, une muraille de rocher ferme l'horizon sur les soleils couchés et les espérances perdues, le premier homme et la première femme, sans doute, se demandent anxieux ce que sera l'avenir ; lui, le front dans

la main comme pour y rasséréner la pensée ; elle, assise à ses pieds, le regardant et cherchant à deviner le sort commun dans ses yeux. Car c'est le destin de l'homme de mesurer, le premier, l'horreur de la destinée, et celui de la femme de l'accompagner, fidèle, sur son tragique chemin.

Autour d'eux c'est la grande indifférence des choses, la dureté ensoleillée du sol infertile, le ciel désert où ne passe même pas, dans un rayon d'espérance, le vol fraternel de l'oiseau. C'est la solitude où les grands souffles du néant ouvrent, seuls, leurs larges ailes qui ne secouent dans l'espace aucun parfum de fleurs.

A vrai dire, l'image est saisissante de ce premier entretien muet, peut-être, entre la détresse de l'homme et l'angoisse de la Femme, tous deux hantés encore du rêve évanoui du Paradis. C'est bien loin, bien loin déjà, derrière ces montagnes sombres, que l'archange est demeuré debout, un glaive de feu à la main, au seuil de l'immortel jardin maintenant sans hôte, et qu'a dépeuplé, d'un mot, le caprice cruel d'un Dieu.

Et, dans ce double silence, j'entends pleurer l'âme humaine.

Quel besoin d'idéal torture ma pensée !
D'un Paradis lointain quel ange m'a banni,
Que je sente, en ma chair douloureuse et lassée,
Quelque chose d'un Dieu tourmenté d'infini ?

Sereines voluptés de l'auguste matière,
Inassouvissement immense du baiser,
Pourquoi n'avoir pas pris mon âme toute entière.
Qu'il en reste un lambeau qu'on ne peut apaiser ?

O périssable éclat de la beauté charnelle,
Pourquoi, lassant l'effort des vœux désespérés,
Me laisses-tu rêver d'une chose éternelle
Dans des cieux plus profonds, plus clairs et plus sacrés ?

Car c'est la cruauté d'amours maintenant périssables que l'homme entrevoit dans son premier rêve terrestre, au sortir des illusions de l'Infini et de l'immortalité. Eh quoi! Elle se flétrira un jour, pour ses caresses, cette beauté de la Femme qui eût dû être éternelle! Et, lui-même, il vieillira, dans son esprit et dans sa chair, le père des races impuissant à la sauver! Tout cela n'est encore pour eux, que pressentiment et l'homme ne fut vraiment l'homme douloureux qu'il est demeuré depuis, à travers les âges, qu'après avoir vu mourir. Là, se déchire, pour lui, le dernier voile sur l'horreur de ses destins nouveaux. Ecoutez le vieux Villon :

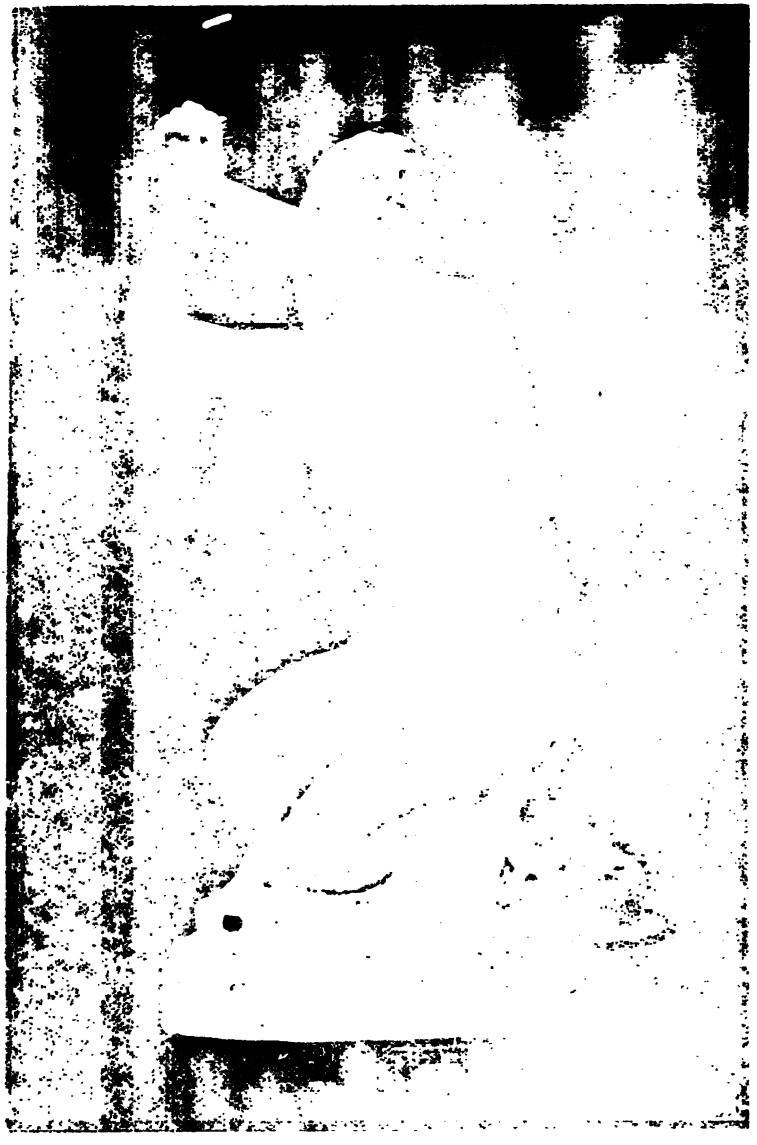
La Mort le faict frémyr, pallyr,
Le nez courber, les veines tendre,
Les chairs se flétrir et mollyr,
Les nerfs se disjoindre et s'estendre...

Et, avec quelle pitié tendre il ajoute :

Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf et prétieulx,
Te faut-il à ces maux attendre?...
— Oui! ou tout vif monter aux cieux!

Voici ce qui apparut aux yeux des deux premiers proscrits du ciel en cette première vision de l'exil sur le sol qu'allaient féconder leurs sueurs et leurs larmes.

GUSTAVE COURBET



A. de GRAVILLON

Pitié

Les deux mains jointes et portées en avant, en une ineffable pose de prière, elle tourne, vers un maître inconnu. ses beaux yeux suppliants et des mots à peine murmurés entr'ouvrent seulement ses lèvres, cependant que sa chevelure, abandonnée, lui flagelle les reins et que le poids de son beau corps allangui fait crier ses genoux. Ce maître invisible, c'est le Destin, et ainsi me figurai-je l'âme hu-

maine demandant merci. Car ce n'est pas une mendiante que cette noble femme et ce qu'elle invoque c'est, sans doute, non pas seulement la miséricorde, mais la justice : non pas le pardon mais le droit violé. Sans avoir mesuré l'effort de la tentation ou le poids de la souffrance, qui oserait jamais condamner, même les plus coupables ? La Pitié devrait être notre dernier Dieu, puisque nous avons tué tous les autres !

Ecoutez ce qu'elle dit :

La terre dure et froide a senti ses entrailles
Se glacer sous l'étau de la neige sans fin,
Et, comme un laboureur chargé de funérailles,
L'âpre hiver a passé, semant partout la faim.

Plus de pain dans la hûche, au foyer plus de flamme ;
Le pauvre est sans abri sous les toits écroulés :
Et c'est une misère affreuse à fendre l'âme
Que laissent derrière eux les longs mois écoulés.

Tels les glaçons, au cours tumultueux des fleuves,
Emportant les débris du rivage béant,
Des vieillards, des enfants, des femmes et des veuves
Les fragiles espoirs sont allés au néant.

Fauchant du même coup, les forêts et les rêves,
L'âpre hiver a suivi le chemin menaçant ;
Au cœur des arbrisseaux il a tari les sèves :
Au cœur des malheureux il a tari le sang.

Pour réchauffer leurs pauvres veines,
Il faut mieux que les plaintes vaines :
Il faut un effort généreux.
Vous tous, les heureux qu'on envie,
Soyez moins cruels que la vie !
Ayez quelque pitié pour eux !

Au foyer ranimez la cendre ;
Dans les âmes faites descendre

L'espoir, comme un rayon divin.
De vos dons n'excluez personne,
A la table où la faim frissonne,
Rendez le pain! Rendez le vin!

De ces fronts glacés chassez l'ombre,
Et déchirez le voile sombre
Qui leur cachait le ciel vermeil,
Comme le printemps qui rassure,
Console et guérit la nature
Avec un rayon de soleil!

ERIKSSON

Badinage innocent

Sur la terre molle tapissée de mousses profondes elle s'est étendue, la tête perdue dans l'oreiller profond de sa chevelure dénouée, une main inerte dans la plus nonchalante des poses, de l'autre caressant le bras, presque féminin aussi, de l'éphèbe qui, avec une inconscience parfaite de la plus vulgaire galanterie, meurtrit du poids de son épaule sa ferme poitrine de vierge. Le groupe est charmant, évoquant les plus charmants souvenirs : Paul et Virginie, Daphnis et Chloë, tous ces amoureux enfants dont

les caresses sont faites de candeur. Et vraiment je plaindrais celui qui souillerait d'une idée plaisante ou obscène, cette image printanière d'amours délicieusement sans but et ignorantes.

N'avons nous pas tous gardé la mémoire d'une petite amie qui fut notre première tendresse, que nous recherchions sans savoir pourquoi, qui venait à nous sans en savoir davantage, par une de ces sélections instinctives qui préludent à nos vraies amitiés ? Moi il me suffit de prononcer un nom pour me retrouver dans le jardin lointain où grandissait, en même temps que moi, une qui m'a sans doute oublié. Comme presque toujours, nos familles étaient amies, et c'est le sourire aux lèvres, un sourire de doute que je comprends maintenant, qu'on nous écoutait nous faire gravement des serments éternels. O le délicieux décor, au bord de la Seine qui baignait les deux propriétés voisines, à quelques lieues de Paris, avec de grands quinconces de tilleuls qui descendaient jusqu'à la rivière et, dans le haut, des charmilles que dominaient les toits des deux maisons ! Chacun de nous a eu certainement son Paradis en miniature et je fus chassé du mien, le jour où l'on me mit au collège pour apprendre les mathématiques et devenir un savant. Je n'ai pas dit d'adieux plus déchirants dans ma vie !

C'est qu'elle était jolie, et a dû l'être plus encore, et peut-être l'est toujours celle à qui ma mémoire fidèle griffonnait, dix ans encore, après mes premiers vers sur mon cahier d'écolier ! Elle avait des cheveux très noirs qu'on lui nattait au-dessus de la tête, des yeux bleus où flottaient des mondes d'étoiles, une peau si blanche que la blancheur de la neige ne m'étonna jamais, du souvenir que j'en ai gardé. Elle était gourmande, assez menteuse déjà, extrêmement tyrannique et abusant de la douceur

native de mon caractère. Mais, autant que je m'en souviens, ces défauts même me semblaient charmants.

Et nous avions, nous aussi, d'adorables nonchalances à deux, dans la tiédeur du sable ou dans la fraîcheur des mousses, au bord du ruisseau qui serpentait entre deux rives d'iris, avec une eau très claire où nous allions nous regarder, le long de laquelle je murmurai, à ses petites oreilles de nacre, mes premiers madrigaux. C'est une illusion sans doute, -- mais nos joies ne sont pas faites d'autre chose — et il me semble trouver une ressemblance entre elle et cette gracieuse enfant ayant ses cheveux pour coussin.

Par exemple, nous étions infiniment plus décents dans notre costume. Nos jambes seules étaient nues et toujours égratignées par des chutes ou par des trouées à travers les haies où nous mangions des mûres. Oui vraiment, tout cela était un innocent badinage.

Qu'êtes-vous devenue, ma petite amie d'antan ?

Si j'en crois les rares nouvelles qui me furent données de vous, vous en avez beaucoup rabattu, de cette innocence. En ce temps-là nous ressemblions à deux lys.

> Elle m'aimait, je l'aimais ; nous étions
> Deux purs enfants, deux reflets, deux rayons.

Comme a dit Hugo dans une admirable poésie des *Contemplations :*

Ma petite amie d'antan qu'êtes-vous devenue ?

OSBERT

L'Adieu au Soleil

En une neige d'or, la clarté du couchant s'éparpille, s'avivant encore au frémissement de l'eau courante, vibrante et éperdue, allumant déjà, dans l'herbe humide, le scintillement de terrestres étoiles. C'est un frissonnement éblouissant de lumière, une ouate s'éclaircissant sur

la chair rose de l'horizon tout saignant d'une nouvelle blessure. Et, dans un coin d'ombre qui est traversé par cette buée éperdue de feu, la Muse, comme autrefois Orphée, se lamente, adressant, au soleil qui s'en va, les adieux de la vie impatiente de son retour. Car l'âme humaine a horreur de la nuit, et, c'est comme d'un tombeau, prêt à se fermer, que le poète clame au jour son cri de désespoir et son cri d'espérance. Ecoutez-le :

N'étant plus qu'un brouillard vermeil,
L'horizon dans la nuit recule.
— Je voudrais, comme le soleil,
Mourir dans l'or d'un crépuscule;

Sentir l'universel émoi,
Suivre au loin, ma trace blanchie,
Et, d'une grande ombre, après moi,
Laisser la terre rafraichie;

Descendre seul dans mon tombeau,
Mais léguer mon âme à la nue,
Pour y rallumer le flambeau
De chaque étoile au ciel venue;

Emporter la vie, et pourtant
La laisser rayonner encore;
Donner au monde palpitant
Le gage sacré d'un aurore!

Sûr de remonter le chemin
Qu'a gravi ma course première,
Garder en moi, mon lendemain
Fait de chaleur et de lumière.

Car l'âme d'un astre vermeil
Au feu de mes veines circule,
Et je veux, comme le soleil,
Renaître dans un crépuscule!

Car la grande mélancolie du soir est consolée seulement par la joie des aurores à venir, par la foi dans les lois immortelles et sacrées de la Nature. Et, si l'homme s'attriste,

> Il sait bien cependant que l'aube est assurée,
> Que le jour reviendra, pris d'un divin remord,
> Secouant du Matin la crinière sacrée,
> Et que, pour être éteint, le soleil n'est pas mort!

La douceur sereine du couchant est faite de cette espérance. Hélas! pourquoi tous nos adieux n'ont-ils pas cette douceur?

DANNAT

Femme nue

CARAMBA ! Nous sommes en Espagne et c'est le vol crépitant des castagnettes que secouent ces mains élevées en l'air, d'invisibles castagnettes comme ces cigales qu'on entend, sans les apercevoir, dans les bois d'oliviers tout gris de la poussière estivale. Et ce corps souple, au torse allongé, qui se cambre est, au moins, tordu par le souvenir

sonore de quelque seguedille dansée, le soir, sous les balcons, au son des mandolines.

Etrange fantaisie de l'esprit, en vérité ! C'est un délassement, commun à tous les amateurs de plastique féminine, que celui de dévêtir, mentalement, les charmes qui nous apparaissent sous les caprices somptueux de la mode, ou même simplement, sous le mensonge du vêtement, pour en deviner les formes réelles — plaisir indécent, assurément, et d'un goût douteux mais qui fait passer à merveille la longueur des soirées dans le monde. On y arrive d'ailleurs à une perfection intéressante, pour peu qu'on ait fréquenté les ateliers, étudié l'esthétique sculpturale et appris que, dans le corps de la femme, tout est absolument d'une impitoyable logique, si bien que, ce qu'on en voit suffit à révéler ce qu'elle cache. La théorie de Lavater, sur les signes, est beaucoup plus étendue qu'on ne l'imagine communément. Ce n'en est pas moins, je le répète, une distraction coupable que celle-là et qui n'est pas pour nous faire des amis parmi les maris jaloux. Car d'aucuns vont, en imagination, dans cet exercice de l'esprit, jusqu'à concevoir les joies interdites de l'adultère.

Et bien, c'est une impression toute contraire que me donne cette image. Malgré moi je l'entoure d'un imaginaire costume d'Espagnole, et me complais à pressentir le frémissement d'une jupe au bas de ces hanches vibrantes, et aussi, le long de ce torse allongé, un corsage de satin descendant en pointe, et, autour de ces bras sonores les reflets des velours — à moins que ce soit le costume infiniment plus suggestif des gitanes qui n'enveloppe ces chairs brunes aux reflets de cuivre ; — sur ces cheveux bleus comme la Méditerranée aux jours d'orage, je m'obstine à voir la toque aux glands ronds et légers qui frémissent au moindre mouvement.

Et toute la magie me revient, dans la mémoire, de ces

danses qui furent une des joies de l'Exposition universelle aux temps glorieux de la Soledad, et, longtemps avant encore, cette troupe merveilleuse qui vint rue Taitbout pour étonner Paris et que Paris ne comprit pas. Car nous sommes rebelles volontiers même au Beau, quand il nous paraît étrange, jusqu'au jour où l'étrange nous séduit au même degré que le Beau. C'est une forme du snobisme national capable aussi bien de passer à côté des merveilles que de s'engouer pour des mascarades.

Mais revenons aux danses Espagnoles et à ces filles extraordinaires dont voici un échantillon, que coiffe une crinière d'un indigo sombre et qui se trémoussent en une pantomime tour à tour caressante et furieuse où se jouent d'obscurs drames et de mystérieuses comédies passionnelles dont nous ne devinons pas toujours la fin des fins, heureusement pour notre pudeur. Car nous sommes loin, avec ces sensuelles chorégraphies, des danses religieuses que nous ont apprises les filles de Java, si délicieuses en leur joli petit vêtement de prêtresses, et dont chaque mouvement, hiératique et solennel, semblait scander une prière, vision charmante où toutes mes piétés se sont exaltées au son d'instruments monotones qui semblaient le bruit monotone de la vie elle-même.

Quel contraste avec celle-là qui n'est qu'une tentation charnelle des regards, l'attirance d'un sourire pervers, la séduction des âmes damnées, les danses de Carmen poussant José à déserter pour la suivre dans les montagnes, danse de Salomé, peut-être, demandant à Antipas la tête d'un martyr. Car il y a de tout dans cette folie faite de soleil et de sang.

INJALBERT

Eve

En une méiancolie profonde, en une détresse désespérée, elle a enfoui, entre ses genoux, comme pour le cacher à la face du ciel, son front où brille cependant l'immortelle Beauté, et, les bras noués en une étreinte où ses propres chairs sont meurtries, elle demeure auprès du fruit fatal que ses mains défaillantes ont laissé tomber.

Sur le tiède oreiller qu'elle se fait ainsi à elle-même, se répand sa lourde chevelure toute embaumée encore de paradisiaques parfums, et tendue, comme un arc, par la douleur, son échine aux admirables souplesses semble une chaîne de collines neigeuses aux harmonieuses ondulations. Celle qui sera la mère douloureuse des races est comme anéantie dans la mémoire de son péché.

Et cependant, quelle consolation lui viendrait de la vengeance si elle pensait à ce que le Paradis est devenu sans elle, l'immortelle image de la Beauté! Les autre races vivantes ont suivi, sur la terre, nos parents chassés, captifs d'instinctives servitudes, jusqu'au lion pensif, jusqu'à l'aigle révolté. Toute la vie est descendue, avec eux, dans cette vallée de larmes que nos larmes ont creusée plus avant encore dans le roc, et je me demande, en vérité, ce qui demeure là-bas, auprès du Dieu qui se fit cette solitude? Quelle autre consolation encore devrait venir à Eve d'avoir emporté l'amour !

Ne pleure donc pas, ô femme, toi à qui ton Dieu n'a rien repris, puisqu'il t'a laissé la splendeur des formes et l'éclat dompteur dont les âmes sont subjuguées. Certes, dans ce paradis que tu regrettes, tu n'aurais jamais connu ni la douleur, ni la mort. Mais aurais-tu connu les délicieuses angoisses du désir, en ce séjour fait de parfaits assouvissements, où tout vœu était exaucé, où le bonheur calme des possessions sans combat régnait en maître ! Ah ! ce que vaut le baiser conquis par d'effroyables obstinations, ce que vaut la possession longtemps refusée, ce que vaut la victoire d'amour après la lutte seulement, l'aurais-tu connu jamais ? Tu n'as rien perdu si tu as conscience du poème admirable qui chante, pour toi, au cœur de l'homme :

Quand il rêve qu'enfin, par les anges suivi,
Il t'emporte, endormie au sein d'un nouveau monde,
Qu'extasique et, pareil en ton âme profonde
Aux femmes en douleur, il entrevoit, ravi,

La première lueur inondant tes prunelles,
Et tes premiers sanglots d'un sourire apaisés,
Et tes pieds nus encor des langes de baisers
Où les enfermera sa bouche maternelle.

Car c'est un fruit vivant qu'il porte, dans son cœur,
L'époux chaste aux genoux de la chaste épousée.
Fruit vermeil et sanglant d'une sainte rosée,
Mûri dans l'ombre, éclos sous le soleil vainqueur.

C'est tout son être à lui ! germant sous sa mamelle,
C'est l'espoir fécondé des floraisons d'amour
Qui furent sa jeunesse et n'ont duré qu'un jour,
C'est son âme entr'ouvant sa ramure jumelle,

Quand sentant que sa vie a fini de mûrir,
Comme un arbre géant sur ton cœur il se penche,
Et dit : Ève, ma sœur, soulève ta main blanche,
Et cueille le fruit d'or qui me fera mourir !

Car, l'homme, lui, ne regrette rien et jamais ne t'a maudite, ô source radieuse de tous ses maux ici-bas!

BARTHOLOMÉ

Le Secret

POUR nous en montrer les charmes, en un enlacement exquis, Jean Goujon n'avait requis que les trois Grâces. Une quatrième est née, sans doute, depuis. Car elles sont quatre, en ce bas relief, qui nous donnent, à fort peu près, le spectacle d'un pareil développement. Il est vrai que ce n'est pas seulement pour étaler la gloire de leurs poses triomphantes et variées qu'elles se sont réunies, en ce groupe

aux attitudes diverses bien plus que les modèles. Un secret circule entre elles, un secret d'amour vraisemblablement, et c'est pour se le confier qu'elles sont venues dans ce coin de bois qui met au-dessus de leurs têtes, comme une guirlande de feuillage.

C'est à l'oreille même de sa voisine, après avoir ramené sa main, en l'arrondissant comme une conque, sur sa joue, que celle dont le cœur ne peut plus supporter le silence murmure les mots dont toutes sont si fort intéressées; aussi bien celle qui tourne doucement le cou pour mieux entendre, que celle qui penche sa tête du côté de sa voisine, que celle qui, plus lointaine, espère cependant avoir un écho de cette confidence. L'invention est tout à fait charmante, les mouvements sont absolument justes, et je trouve une grâce infinie à cette composition, une grâce idyllique et lointaine. Ces quatre jeunes filles blanches, aux formes virginalement ondulantes, ne vous semblent-elles pas pareilles aux vagues qui, par une mer calme, à peine coiffées d'argent, semblent aussi se faire une confidence, l'une vers l'autre poussées, répétant le monotone secret des abymes céruléens où la vie semble se retremper dans d'éternelles funérailles ? Et, le secret qu'elles se confient ressemblent fort à celui-là. Car cet amour qu'elles ne connaissent pas, il ressemble, lui aussi, à l'Océan qui attire et qui engloutit, profond comme lui, comme lui impitoyable. Savent-elles tout ce qui tient de délices et de tortures dans son seul nom ?

Non certes. L'une d'elles, celle qui parle, a, sans doute écouté, pour la première fois, son langage charmeur qui a sonné, dans sa mémoire, comme une musique délicieuse, mais dont on ne comprend pas les paroles. C'est une énigme qu'elle soumet à ses compagnes qui vont tenter de l'éclaircir de la meilleure foi du monde. En vérité, serions-nous

ravis d'entendre cette petite consultation. Nous aussi nous allons tendre l'oreille.

Mais jusqu'à nous ne parvient qu'un très doux chuchottement, mêlé au bruit léger des branches d'où s'envolent les fauvettes dépitées d'avoir entendu des oiseaux plus babillards encore qu'elles, et désertant les glycines pendantes qui semblent, de loin, des raisins d'azur. Et puis que nous servirait-il de le connaître ? Peut-être aurions-nous la tristesse d'apprendre que c'est un sot parfait qui a charmé cette jouvencelle dont ses amies envient le bonheur !

Contentons-nous de regarder les jolies grains de ce rosaire qui s'égrène sans nous laisser écouter sa prière. Je ne sais rien de plus chaste que ces formes juvéniles s'effleurant en d'innocentes caresses, et je louerai surtout l'artiste de leur avoir donné ce caractère d'idéale pureté. Ainsi imaginerai-je, en quelque parc profond, les petites nymphes patronnes des ruisseaux qui courent, dans l'herbe haute, avec le même murmure et se rejoignent dessinant, entre eux, des îlots de fleurs, grands iris au cœur velouté ou narcisses à la prunelle d'or sous des paupières liliales, tous ayant le même murmure argentin sur l'or d'un sable pareil. Car c'était une idée exquise, entre autres, de la mythologie antique, d'imaginer une âme mystérieuse attachée aux moindres choses de la nature, et y mettant un tressaillement, pour ainsi parler, humain.

Et maintenant que je vous ai louées, comme il convient à votre mérite, ô mesdemoiselles, gardez votre secret pour vous, mais ne vous le contez pas trop lentement les unes aux autres. Car vers la glycine encore, j'entends venir le vol sonore de l'abeille qui, comme l'Amour, a des ailes, et, comme l'amour aussi, un aiguillon.

VALLGREN

Consolation

Vous rappelez-vous le joli groupe que le sculpteur Jean Baffier exposait, il y a quelques années, sous ce titre : *Le Paradis sur terre ?* Un homme jeune et d'encolure vigoureuse, au corps de paysan, y pressait, dans ses bras, une femme, et leurs deux bouches se mêlaient en un baiser plein d'extase, tout le reste du monde ayant disparu autour d'eux. La fièvre des saintes caresses faisait

vibrer à l'unisson ces deux êtres dont les âmes étaient mêlées en même temps que les lèvres. Jamais image du plaisir sain et robuste, de l'amour agreste, dans sa noble brutalité, n'avait été rendue avec cette puissance et cette intime profondeur. Oui, c'était bien vraiment une vision de bonheur, de tout le bonheur que l'homme, exilé du ciel, peut enfermer dans sa fragile destinée. Car ces deux êtres étaient bien des exilés d'un Paradis autrefois rêvé, mais qui avaient su, dans les délices de l'amour, se refaire une patrie, et qui ne regrettaient vraiment plus rien.

Je ne sais pourquoi cette œuvre nouvelle d'une femme me ramène au souvenir de cette belle œuvre, et pourquoi, dans ces deux créatures qu'enlace une indicible étreinte, il me semble retrouver des parents de ceux que Baffier nous avait montrés triomphants. Un nouvel ange, armé du glaive impitoyable, a-t-il aussi chassé ceux-là, même du terrestre bonheur, où ils avaient un instant cru retrouver les célestes joies de l'Eden fermé ? Toujours est-il qu'une douleur obscure a certainement passé sur eux, les courbant d'un même souffle, comme les arbres jumeaux d'une même forêt, et que c'est, meurtris d'un même orage qu'ils se rivent, désespérés l'un à l'autre, dans un redoublement de tendresse pour lutter contre le sort, se nouant comme pour mieux résister à la tempête, dans un suprême enlacement.

Et bien longtemps, je ne cherche pas quelle fut, pour eux, cette mer d'amertume qui les a submergés, les jetant sur le même coin de rocher comme une épave. J'entends, en eux, gémir l'âme jumelle d'Adam et d'Ève, pleurant le doux Abel, le premier mort de l'humanité. L'enfant qui avait grandi entre eux n'est plus là et ils ne veulent pas être consolés. Mais, en eux, la Nature consolatrice met l'espoir, inavouable à leur chagrin, de réparer le mal fait à leur race, et voilà qu'ils se reprennent à s'aimer,

sans le comprendre, d'un attachement plus vivace encore et désespéré.

Il n'est d'ailleurs de consolation que dans l'amour. Car, puisqu'il est permis à l'esprit d'inventer, devant ces choses plastiques de l'art, qui nous sont, avant tout, une source d'impressions, je ne jurerais pas que ce n'est pas un amour jaloux et blessé qui se console. Car, dans le bien d'aimer, il n'est pas de joie plus grande que le pardon. Qui sait de quelle curiosité mal assouvie nos infidélités sont souvent faites et combien elles laissent intacte, en nous, l'idole que nous profanons, en un moment rapide d'infidélité? Un rêve ! mais voici la constance qui nous ramène vers les baisers longtemps savourés, comme vers une source où nous boirons l'oubli même de la faute et la saveur de la réconciliation. C'est peut-être à un de ces retours que nous assistons, à une de ces caresses intimes qui sont faites de remords et d'un redoublement sincère de tendresse. Soyez assurés seulement qu'ils sont heureux, à travers leurs larmes et, loin de les plaindre, enviez ces bannis qui ont retrouvé l'éternelle patrie, l'Amour !

Joseph CHÉRET

Les Papillons

C'EST autour d'un vase que leur vol captif promène son apparente fantaisie, et leurs ailes sont prisonnières de l'argile, leurs ailes dont un travail impie a figé la divine et mouvante poussière, pareille au pollen délicat des fleurs. Et c'est comme les étoiles, dans leur course circulaire et monotone, sur la route que leur ont tracée les destins, en-

Maurice ÉLIOT

Zéphyre et Flore

Sur un lit moëlleux qui n'est qu'une jonchée de fleurs, en un enlacement d'iris, de marguerites énormes et de roses au cœur grand ouvert, de roses sans épines sans doute, elle repose en une pose adorablement nonchalante, une main ramenée sous la nuque et l'autre pendante en avant, les deux jambes rapprochées comme deux fleuves lactés qui, un instant, ont mêlé leurs ondes. Et, cependant qu'un songe très doux a fermé ses paupières, une

grande lumière baignant tout son corps aux nacres vivantes, ayant traversé la mer au rythme de ses ailes transparentes comme les ailes azurées des libellules, Zéphyre est accouru qui, devant elle, demeure en extase, tendu en avant, cloué au sol par de religieuses timidités, les mains jointes sous le menton comme dans une prière. Et tout supplie, en lui, le regard obstinément fixé sur ce trésor de grâces charnelles, les lèvres qui murmurent je ne sais quel aveu.

Tout autour, c'est comme une apothéose des amours prochaines, toute la Nature en fête autour de ces deux cœurs qui vont s'éveiller à la même tendresse, aux délices du baiser qui semble frémir déjà, comme un oiseau inquiet, sous le feuillage. Le flot, baigné d'une clarté ou courent des reflets de rose et de bleu, palpite doucement, et les sinuosités du promontoire fleuri semblent attendrir leur courbe pour donner, au paysage, je ne sais quoi de caressant et de paternel.

En vérité, voilà une fable charmante ressuscitée, une délicieuse idylle rajeunie par la modernité des moyens, une page exquise détachée du livre éternel de la fantaisie. La visite de Zéphyre à Flore n'est-ce pas celle du papillon à la fleur? Écoutez passer, dans l'air, cette chanson de Printemps que les Dieux apprirent aux amants mortels, avant de quitter la terre :

Le doux Printemps a bu, dans le creux de sa main,
La fraîcheur des baisers qu'au bois mettait l'aurore.
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore
Et vous qui n'aimez plus vous aimerez demain
— Le doux Printemps a bu dans le creux de sa main.

Le Printemps a semé dans l'air des fils de soie,
Pour lier sa chaussure et courir par les bois.
Vous aimerez demain pour la première fois,

Vous qui ne saviez pas cette éternelle joie.
— Le Printemps a semé dans l'air des fils de soie.

Le Printemps a jeté des fleurs sur le chemin
Que la Beauté remplit de son rire sonore.
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain.
— Le Printemps a jeté des fleurs sur le chemin.

A moins que vous n'aimiez mieux écouter la chanson que Zéphyre dit à Flore endormie :

Tandis que l'aurore dénoue
Les cheveux ardents du soleil,
L'or des tiens flottant sur ta joue
Luit d'un rayonnement pareil.

Tes bras nus et ta gorge nue
Que baisent tes cheveux mouvants,
Se colorent, comme la nue,
De frissons roses et vivants.

Et ta bouche, où l'âme attirée
Trouve une éternelle prison,
S'ouvre comme la fleur pourprée
Dont le cœur monte à l'horizon.

PIETSCHMANN

Au Printemps

Comme un faûne endormi dont les nymphes lascives
Ont caressé les flancs de leurs gerbes de fleurs.
L'An se réveille et prend mouvement et couleurs,
Au doux flagellement des brises fugitives.

O Printemps! un frisson court dans l'air matinal ;
La sève mord l'écorce et le lierre l'enlace;
Et la source, entr'ouvrant sa paupière de glace,
Sous des cils de roseaux montre un œil virginal.

C'est ce moment divin du renouveau que nous montre le peintre, en un grand enchevêtrement de plantes et de formes vivantes, les arbres secouant des gemmes à leurs branches rajeunies, les êtres se poursuivant dans les hautes herbes, une joie immense de vivre ayant empli la terre sous la première caresse des cieux. C'est le rut sacré qui fait les races dont l'espace est agité, les sourires découvrant les dents blanches et les chevelures se développant au vent tiède comme des drapeaux. Un grand cri de délivrance et de volupté a passé, que le monde tout entier a entendu, dont frissonnent les choses même que nous croyons insensibles. Un bruissement d'insectes amoureux court sous les gazons et les oiseaux se poursuivent déjà dans les branches où pendent les premiers nids.

C'est le Printemps et c'est aussi le matin.

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair.
— L'Aube sur les coteaux traîne blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchottent dans la brise où monte et s'évapore
L'âme des lys hautains par la nuit effeuillés.
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aiguë est pleine de rosée.
— L'Aube sur les gazons égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre du pleur,
Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles
S'ouvre l'œil amoureux des pervenches en fleur.

Car, comme le chante encore la brise, dans les feuillages :

C'est le printemps ! c'est le matin ! Double jeunesse !

Aimez-vous sous les neiges éperdues des floraisons blanches qui deviendront les maturités glorieuses de l'été, ô vous qui unissez vos cœurs à cette grande et sainte ivresse des choses, à ces magnifiques effluves d'amour dont la terre et le ciel sont comme traversés. Car, dans cette grande joie des renouveaux, le dernier frisson de l'hiver disparu passe encore aux coupures de la brise matinale, et, si l'homme n'avait pas reçu, de la pitié des dieux, le don d'oublier, il pressentirait déjà, sous les apparentes immortalités de cette résurrection, l'hiver qui reviendra, ne laissant même plus, aux branches, leur linceul de feuilles mortes.

e. Sa Industrielle des Arts et Manuf.

E. BERNARD & Cie

TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER — PARIS

Le NU au Salon

PAR **Armand SILVESTRE**

19547

ouvertures en phototypie par JAPHET

ouvre est accompagné d'un texte de quatre pages par l'Auteur si sympathique et universellement connu : ARMAND SILVESTRE.

1883	24	phototyp.	8e vol.	1891	Champ de Mars)	32	phototyp.
1889	32	—	9e —	1892	Le Nu de Rabelais, d'après L. Garnier	32	—
1889 (Exposition Universelle)	32	—	10e —	1892	(Champs-Elysées)	32	—
1890 (Champs-Elysées)	32	—	11e —	1892	(Champ de Mars)	32	—
1890 (Champ de Mars)	32	—	12e —	1893	(Champs-Elysées)	32	—
1891 Nu au Louvre	32	—	13e —	1893	(Champ de Mars)	32	—
1891 (Champs-Elysées)	32	—					

PRIX DU VOLUME : **8 francs.**

LE NU D'APRÈS BOUCHER

PAR **Louis ÉNAULT**

Magnifique album de 20 planches grand in-4°, en phototypie, texte en **Elzévir.**

Prix en carton : 20 francs.

PARIS-SALON

1re série. 1880-1888

Texte par MM. **Louis ÉNAULT** et **Francois BOURNAND**

Magnifique collection in-8° contenant chaque année les reproductions en phototypie des principaux tableaux du Salon avec texte orné de grandes lettres, vignettes, culs-de-lampe, etc.

N° 1 — 1880 contenant	24	phototypies	N° 10 — 1885 1er vol. conten.	40	phototypies
2 — 1881 contenant	24	—	11 — 1885 2e — —	40	—
3 — 1882 1er vol. conten.	40	—	12 — 1886 1er — —	40	—
4 — 1882 2e —	40	—	13 — 1886 2e — —	40	—
5 — 1883 1er —	40	—	14 — 1887 1er — —	40	—
6 — 1883 2e —	40	—	15 — 1887 2e — —	40	—
7 — 1883 Triennale	26	—	16 — 1888 1er — —	40	—
8 — 1884 1er —	40	—	17 — 1888 2e — —	40	—
9 — 1884 2e — —	40	—			

PRIX DU VOLUME : **7 fr. 50**

Prix de la Collection des 17 volumes reliés : **170** francs.

2e série

TEXTE PAR M. **Louis ÉNAULT**

1er volume	1889	contenant 80 reproductions (épuisé)			Prix net :	20	francs
2e —	1890	Paris-Salon (Champs-Elysées)	48	reproductions.	—	5	—
3e —	1890	— (Champ de Mars)	48	—	—	5	—
4e —	1891	— (Champs-Elysées)	40	—	—	5	—
—	1891	— (Champ de Mars)	40	—	—	5	—
—	1892	— (Champs-Elysées)	40	—	—	5	—
—	1892	— (Champ de Mars)	40	—	—	5	—
—	1893	— (Champs-Elysées)	40	—	—	5	—
		— (Champ de Mars)	40	—	—	5	—

ris — Imp. E. BERNARD & Cie, 23, Rue des Grands-Augustins.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DEC 3 2004

FINE ARTS

DEC 3 2004

BOOK DUE

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

FINE ARTS

DEC 3 2004

BOOK DUE

FA725.3.37.5
Le nu au Salon de 1893 (Champ de Ma
Fine Arts Library BAW7615
3 2044 034 578 112

FA 725.3.37.5

Silvestre

Le nu au salon de 1893

DATE	ISSUED TO
JAN 25 '74	BINDERY SHELF
JUN 9 '77	BINDERY 7747
12 13	George Hulo

FA 725.3.37.5

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

FINE ARTS

DEC 3 2004

BOOK DUE

FA725.3.37.5
Le nu au Salon de 1893 (Champ de Ma
Fine Arts Library BAW7615
3 2044 034 578 112

FA 725.3.37.5

Silvestre

Le nu au salon de 1893

DATE	ISSUED TO
JAN 25 '74	BINDERY SHELF
JUN 9 '77	BINDERY 7747
12 13	

FA 725.3.37.5

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

FINE ARTS

DEC 3 2004

BOOK DUE

FA725.3.37.5
Le nu au Salon de 1893 (Champ de Ma
Fine Arts Library BAW7615
3 2044 034 578 112

FA 725.3.37.5

Silvestre

Le nu au salon de 1893

DATE	ISSUED TO
JAN 25 '74	BINDERY SHELF
JUN 9 '77	BINDERY 7747
12 13	George Huba

FA 725.3.37.5

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

FINE ARTS

DEC 3 2004

BOOK DUE

FA725.3.37.5
Le nu au Salon de 1893 (Champ de Ma
Fine Arts Library BAW7615
3 2044 034 578 112

FA 725.3.37.5

Silvestre

Le nu au salon de 1893

DATE	ISSUED TO
JAN 25 '74	BINDERY SHELF
JUN 9 '77	BINDERY 7747
12 13	George Uhle

FA 725.3.37.5